

Angélique Walter

De la bisexualité psychique aux formules de la sexuation *

Dès 1905, c'est-à-dire aux prémices de la psychanalyse, Freud aborde de front la question de l'homosexualité dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*. En s'opposant à une pathologisation de l'homosexualité – comme pouvaient le faire les psychiatres et les législateurs de l'époque et, jusqu'aux années 1980, le DSM et la CIM –, Freud tente de décrire les mécanismes de ce qu'on appelle encore l'« inversion » en se fondant sur la théorie sexuelle qu'il est en train d'inventer.

À dessein, il s'appuie sur les travaux de Magnus Hirschfeld, médecin allemand, lui-même homosexuel et militant contre la criminalisation de l'homosexualité, qui défend une théorie de l'homosexualité innée avec des « stades sexuels intermédiaires » entre le masculin et le féminin. Freud apportera son soutien au combat de Hirschfeld mais n'adhérera pas à sa théorie d'une homosexualité innée dès lors qu'il abordera la question homosexuelle à travers le choix d'objet, la position du sujet dans l'Œdipe et la thèse d'une bisexualité psychique généralisée, reprenant ici la théorie de son ami et confident Wilhelm Fliess.

Freud livrera la version la plus aboutie de son complexe d'Œdipe dans les années 1920, notamment dans « Le moi et le ça », où les éléments cités plus haut (choix d'objet, position du sujet dans l'Œdipe et bisexualité psychique) se condensent, pour le garçon, en quatre tendances opposées. Je le cite : « Une investigation plus approfondie met à découvert la plupart du temps le complexe d'Œdipe dans sa forme plus complète, lequel est double, positif et négatif ¹, dépendant de la bisexualité originelle de l'enfant, c'est-à-dire que le garçon n'a pas seulement une position ambivalente envers le père

* [↑](#) Texte présenté lors des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », les 29 et 30 novembre 2025, à Paris.

1. [↑](#) Le terme original en allemand serait plutôt « Œdipe inversé ».

et un choix d'objet tendre pour la mère, mais qu'il se comporte aussi simultanément comme une fille, qu'il manifeste une position féminine tendre envers le père et la position hostile-jalouse lui correspondant vis-à-vis de la mère ². » Nous voyons ici que la bisexualité psychique organise un positionnement du garçon à la fois du côté du masculin (avec un choix d'objet orienté vers la mère et une position hostile envers le père) et du côté du féminin (avec un choix d'objet orienté vers le père et une position hostile envers la mère).

Du côté de la fille, il y a aussi un passage de la masculinité à la féminité, mais ce passage n'intervient pas au même moment que pour le garçon. En effet, pour Freud, l'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, alors que ce même complexe inaugure l'Œdipe de la fille. « Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir ³. » C'est ce que Freud appelle le « complexe de masculinité ». Ce dernier se résout grâce à un remaniement de sa position et de ses investissements objectaux : elle prend le père comme objet d'amour et se détourne de la mère, qui était son objet d'amour précœdipien. Freud note cependant que la fin du complexe d'Œdipe, pour la fille, est moins évidente que pour le garçon dans la mesure où la fille peut rester fixée au complexe de masculinité, soit par identification au père, soit « lorsque l'enfant déçue par le père revient au lien à la mère qu'elle avait abandonné ⁴ ».

L'exemple princeps de cette déception est la jeune homosexuelle dont Freud parle dans son étude de cas de 1920, que Lacan relit dans le séminaire *L'Angoisse*. Je cite Lacan : « La fille, dont la déception à l'endroit du père en raison de la naissance du jeune frère avait été le point tournant de sa vie, s'était employée à faire de sa castration de femme ce que fait le chevalier à l'endroit de sa Dame. [...] C'est Elle qui sera ma Dame, et je serai, moi, celui qui soutient, qui crée, le rapport idéalisé à ce qui de moi-même a été repoussé, à ce qui de mon être de femme est insuffisance ⁵. » Et Lacan de conclure : « Dans le cas de la jeune homosexuelle, ce dont il s'agit, c'est d'une certaine promotion du phallus, comme tel, à la place du *a* ⁶. »

Ainsi, comme nous pouvons le voir, il y a déjà chez Freud, tant pour l'homme que pour la femme, une forme de fluidité psychique, tant au niveau du positionnement genré du sujet qu'au niveau du choix d'objet. Cette « fluidité » rencontrera son point d'orgue en 1923 quand Freud introduira le

2. ↑ S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, p. 276-277.

3. ↑ S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 127.

4. ↑ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 152.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 130-131.

6. ↑ *Ibid.*, p. 132-133.

stade phallique dans « L'organisation génitale infantile », où il avance que « pour les deux sexes, un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat du génital, mais un primat du phallus⁷ ». C'est désormais le phallus qui organise la vie sexuelle des sujets. Passage donc du biologique au symbolique, ce que Lacan aura saisi dès le début de son enseignement en développant dans un premier temps la fonction phallique comme effet de la castration, puis, en un second temps, dans les années 1970, la jouissance phallique comme suppléance au non-rapport sexuel. Le tableau de la sexuation donne de cette articulation une très bonne synthèse : à partir de l'universalisation de la fonction phallique dans la partie gauche du tableau, Lacan met en défaut cette universalité dans la partie droite en introduisant le pas-tout phallique.

$\exists x$ $\forall x$	$\overline{\Phi x}$ Φx	$\overline{\exists x}$ $\overline{\forall x}$	$\overline{\Phi x}$ Φx
S		$S(A)$	
	a		La
	Φ		

Si les formules de la sexuation ne traitent pas directement la question de l'homosexualité, c'est qu'elles la déplacent. Toute la sexualité humaine (masculine, féminine, hétérosexuelle, homosexuelle, etc.) se structure en fonction du phallus. Ainsi, la question n'est plus de savoir si l'homosexualité est innée ou le résultat de nos choix d'objet, mais si la structure, phallicquement centrée, implique, logiquement, une jouissance Autre, proprement féminine, qui puisse être investie tant par un homme que par une femme. La question homosexuelle n'est donc plus patho-logique, mais logique dans le sens où elle relève d'une logique des jouissances.

En regardant plus en détail le tableau de la sexuation, on peut voir que l'homosexualité masculine se joue dans l'amour du père, c'est-à-dire, d'un point de vue de structure, dans l'amour d'un père non castré, qui s'écrit dans la partie gauche du tableau, dite « masculine », « il existe un x non phi de x » par qui le fils est féminisé.

Si la partie dite « masculine » du tableau se joue dans l'articulation logique de la castration/non-castration, la partie dite « féminine » exprime de façon négative l'universalité phallique : « Il n'existe pas de x tel que non phi de x ». Cela entraîne logiquement le rejet de cette universalité qui s'exprime dans la dernière formule : celle du « pas-tout phallique ». Reste

7. ↑ S. Freud, « L'organisation génitale infantile », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 114.

que le phallus est dans la vie sexuelle une exigence féminine qui constitue une revendication d'une femme à l'égard de ses partenaires. Qu'en est-il de l'homosexualité féminine, qui, si l'on est freudien, est un retour à la situation précœdipienne, non sans maintenir, en se tenant éloignée des hommes, un puissant amour du père ? Il y a en effet une double position pour la femme lesbienne : le vertige de la castration maternelle à quoi elle répond par une phallicisation forte, résidu de la position précœdipienne d'être le phallus de la mère, mais non sans un reste d'identification au père, comme nous avons pu le voir pour la jeune homosexuelle.

La modalité de jouissance que représente la flèche vers $S(A)$, dans le bas du tableau, pourrait-elle faire état de retour à la situation précœdipienne ? Mais est-ce, comme nous venons de le dire, s'abîmer dans la castration de l'Autre, ou est-ce la perte des repères d'un grand Autre désormais inconsistant, ou encore est-ce l'accès à une jouissance Autre dont certaines extases féminines feraient l'expérience ? S'agit-il d'une jouissance supplémentaire ou *infra* ?

Nous voyons ainsi que les tableaux de la sexuation correspondent à des modalités de jouissance pour des sujets dits « hommes » ou « femmes », quel que soit leur sexe biologique, selon des fonctions logiques s'organisant autour de la castration et donc du phallus. Si nous sommes tous soumis à la castration et donc à la jouissance phallique en tant que suppléance au non-rapport sexuel, il peut exister une jouissance autre que phallique, la jouissance Autre, vers laquelle des sujets dits « femmes » ou « hommes » peuvent s'orienter. La position homosexuelle peut être pour l'homme comme pour la femme une manière de s'orienter vers $S(A)$, lorsque le pas-tout phallique fait son effet dans leur sexualité.

Nous pouvons avancer pour conclure que les tableaux de la sexuation de Lacan organisent de manière logique ce que Freud avait avancé en son temps, du côté homme et du côté femme, autour du complexe de castration : une certaine fluidité du positionnement psychique par rapport au genre et à l'objet. Nous retrouvons ici l'intuition de Magnus Hirschfeld autour des stades sexuels intermédiaires, que nous pouvons confirmer cent ans après, en les plaçant du côté de la logique et non de l'inné. Cela déplace tout le débat actuel autour de la question transgenre, surtout depuis la loi de 2016, où elle peut se déployer dans les semblants et non plus le réel de la transformation chirurgicale du corps. Cela signifie qu'au fond la bisexualité psychique de Freud, puis les formules de la sexuation de Lacan envisageaient déjà une mobilité de notre position par rapport au phallus et donc de notre positionnement de genre et de nos modalités de jouissance.